

## Ma vie à Drummondville (1950-1955)

Chère lectrice, cher lecteur.

Dans cette deuxième partie de ma biographie **romancée**, je vais continuer à en faire la description par des fresques ou tableaux, ne me préoccupant pas trop de l'ordre chronologique et je vais utiliser souvent le « on » car certains souvenirs vécus sont de moi comme membre d'un groupe, soit familial, soit scolaire, soit social. Puis certains passages auront une teinte littéraire proche du journal intime. Étant donné mon statut d'enfant, j'utiliserai aussi les mots papa et maman dans ce deuxième chapitre de ma biographie.

### Les premiers mois

Je veux relever quelques faits vécus quand nous étions situés dans le loyer au deuxième étage de la maison située au 156A Jeanne Mance. En grimpant les nombreuses marches de l'escalier du côté, on faisait face à un grand réservoir de kérosène; puis en passant la porte, on entrait dans la cuisine, on enfilait un long corridor où des portes donnaient sur des chambres et on passait au salon sur le devant, de là on pouvait avoir accès à une galerie. Cette galerie, ce n'était pas banal pour moi qui tapais mes 8 ans; c'était un beau perchoir pour reluquer la gent féminine composée des filles Baril qui logeaient au premier; la plus âgée s'est attachée vite à moi; elle me gratifiait de la tendresse presque maternelle, pourtant mes frères la méritaient autant que moi.

Le devant de la maison donnait sur la *petite ligne*, ancienne voie ferrée construite vers 1870, qui partait de L'Avenir et se rendait à Sorel à un débarcadère situé sur le bord du fleuve. Elle est tombée en désuétude avant notre arrivée à Drummondville. En 1950, seuls les piétons et les vélos pouvaient l'utiliser vers St-Joseph car à quelques pas de chez nous il y avait de travers une ligne transversale de poteaux distancés les uns des autres de 3 pieds environ. Plus tard, ce chemin sablonneux est devenu le prolongement du boulevard St-Joseph.

La Celanese où papa avait trouvé un emploi comme homme de maintenance se trouvait à proximité de l'autre côté du chemin; sur notre côté en direction de Ste-Thérèse, il y avait un grand boisé où serpentaient de nombreux sentiers qui me sont devenus familiers à force de m'y aventurer. Mais, au tout début, c'était une expérience qui avait son caractère anxigène, surtout à cause de son statut de propriété privée : cela appartenait aux patrons de la Celanese, aux Anglais

autrement dit. Anxiogène aussi parce qu'à la tombée du jour, cela devenait un lieu de ténèbres. Et pour moi, le *Bonhomme Sept Heures* n'était pas encore tout à fait campé dans un monde féérique. Justement un soir après les 7 heures en question, vers les 8 heures la brunante cédant le pas à la noirceur, je me souviens de m'y être risqué le cœur serré; c'était la fois où mon frère Denis n'était pas trouvable; pendant que maman avait le cœur en compote à la maison, je sillonnais les sentiers de ce boisé, équipé d'une lampe de poche, en criant **De-----nis** qui m'était comme renvoyé en l'écho par le **De-----nis** de Gérard, parti comme moi de son côté à la recherche de son frerot. Quel soulagement au retour à la maison de retrouver sain et sauf notre cher Denis, sorti du derrière du fameux réservoir de kérosène sur la galerie.

On explorait les alentours; cela nous amenait parfois à des découvertes; avec Gérard j'ai découvert l'herbe à la ouate (l'asclépiade) sur le terrain d'un de ses amis; le fruit ressemblait à un petit concombre rempli d'ouate; c'était déjà intéressant de faire voler la ouate au vent, mais le clou, le vrai clou, était de s'en servir comme pétard en les écrasant d'un coup brusque; ce fut un jeu dont je me suis lassé assez vite car cela ne faisait pas rire personne. Pas d'applaudissements, plus de pow ! pow !

Alors parlons plutôt d'une occupation utile : celle du transport de l'eau potable; en effet l'eau de la maison n'était pas bonne à boire. On avait une entente avec l'oncle Albert dont la maison était au 157 rue Goupil; lui il avait un puits dont la pompe était située dans sa cave et on pouvait aller chercher notre eau potable chez lui. J'en ai fait des voyages comme transporteur d'eau à l'aide de notre brouette à 4 roues. Je n'étais pas capable d'actionner la pompe du puits; alors Gérard devait nécessairement être là la plupart du temps. J'étais déjà un peu chez moi quand papa a acheté la maison de l'oncle Albert quelques 4 mois après notre arrivée à St-Simon.

## Mon collège Duvernay

Je dis *mon collègue*, un peu comme si je l'avais gagné lors d'une lutte. Aux États-Unis, j'avais complété ma 2<sup>ième</sup> année et normalement je devais entrer en 3<sup>ième</sup>. Mais voilà que le Directeur, le frère Raoul, lors de la journée d'inscription, annonce à mes parents, qu'étant donné qu'à mon école aux États, le temps d'enseignement était partagé en temps égal entre le français et l'anglais, une conclusion s'imposait par elle-même : mon français était sans doute en souffrance et que refaire la

2<sup>ième</sup> année me remettrait solidement sur les rails. Une véritable claque en pleine face ! Je commence donc avec Georges et Denis à l'école sur la rue Jogues. A la sortie du premier bulletin, l'évidence frappe d'une façon magistrale : il faut me *monter* sinon cela sera du temps précieux de perdu. Je commence donc à faire à pied un trajet de 15 minutes de la maison au collège 4 fois par jour, mais c'est le bonheur : réputation rétablie, faire partie des grands, école neuve, grande cour de récréation. J'y ai finalement terminé mon cycle primaire.

Mon circuit était généralement le même : rue Goupil, tourne sur St-Edgar, coup d'œil sur le presbytère, sentiment de crainte en passant devant la maison du Russe, coin Jogues et St-Edgar, (décidément j'étais xénophobe), ensuite passé l'épicerie IGA, un petit bout sur Brébeuf puis St-Aimé à droite.

C'est certain, l'hiver dans les temps de poudrerie, ce trajet paraissait très long; toutefois après un verglas rendant les rues lisses comme des patinoires, le trajet se prêtait à un jeu bien agréable qu'on aurait pu appeler *jeu de golf en hiver* : on partait de la maison en plaçant au bout de notre botte une crotte de cheval gelée; le gagnant, vous devinez, était celui qui rendait sa crotte devant l'école en ayant utilisé le moins de coups de pied. J'espérais toujours retrouver ma crotte gagnante à la fin de l'école

Un autre souvenir de ce trajet me revient car il me permettait de voir sur quels toits apparaissaient de semaine en semaine les antennes de télévision. Sur la rue Goupil, le compte a fini par être presque complet; il manquait celle de la maison des Bonin. Nous, on en était au stade des *oreilles de lapin*. Oui ! Cela faisait un pincement au cœur, mais au printemps 1954, avec la reprise du travail, après la dette de crédit réglée chez l'épicier, on l'a eue notre antenne. Fini le temps de se rendre voir la télévision devant une vitrine de magasin ou chez les Noël.

Suivent ici des événements et des visages qui m'ont marqué en relation avec mon collège Duvernay.

- Chaque matin, coup de sifflet, groupement en rangées, salut au drapeau, entrée en silence, manteau et calotte sur le crochet, chacun à son banc. C'est invariable excepté les matins de pluie ou de grand froid où ce branle-bas avait lieu dans la grande salle. C'était un tantinet militaire.
- Il fait beau; alors on joue au *drapeau* à chaque récréation. Quand il pleut, on tourne en rond dans la grande salle.

- Un jour de canicule, en entrant de récréation, on passe aux toilettes et aux abreuvoirs, mais voilà, l'eau a été coupée; le Directeur passe par les classes et demande au petit mécréant de se dénoncer. Peine perdue, quelques jours plus tard, la chaleur est accablante et rien ne sort des robinets. Oh là là ! Cela ne prend pas 10 minutes : rassemblement général dans la grande salle en rangées bien alignées et silencieuses car la face du Directeur est rouge vif; les ordres sont secs : « Présentez vos mains les paumes vers le haut ». A la manière de la revue d'un escadron, le Directeur circule et examine toutes les mains car il sait lui qu'il y en a une de criminelle. Justement pas loin de moi, il la reconnaît, il ne peut se tromper, elle est tachée à l'encre de Chine. L'astuce a fonctionné : il a été plus malin que le malin; il suffisait de mettre de l'encre de Chine sur la fameuse poignée de l'entrée de l'eau. Alors le petit rigolo n'a pas d'autre choix que de suivre le général sur l'estrade pour jouer la scène de la main tendue et de la phrase prononcée à regret : « Promis, je ne le ferai plus, jamais, jamais, jamais »; et pour la première fois, comme j'étais dans les premières loges, je vois de mes yeux la fameuse courroie de cuir d'un quart de pouce d'épais sortir de la manche de la soutane et Plak ! Plak ! Plak ! En accord avec les 3 *jamais* sur la main malheureuse devenue épaisse en un clin d'oeil. Je fais un lien avec les bruits semblables qu'on entendait souvent non loin du bureau du Directeur. Personne n'ose trop se regarder car la face du Directeur n'a pas perdu ses couleurs.
- Je garde évidemment un souvenir négatif du Frère Raoul. Après quelques années, il nous annonce qu'il a une affectation à une autre école et que son remplaçant sera son frère de sang, le frère Clément, supposément deux fois plus fort que lui. A ma grande surprise, ce nouveau Directeur était débonnaire et je l'ai adoré.
- Et le parascolaire, (il existait avant son nom) grâce au dévouement des Frères. J'ai vite été enrôlé comme fantassin dans l'Armée de Marie du frère Léonce et dans la chorale dirigée par le Frère Sylvestre. Puis j'ai refusé d'entrer dans la troupe de théâtre, mais je n'ai pas manqué le fameux cinéma hebdomadaire pour voir et revoir mes quatre héros d'enfance, Zorro, Laurel, Hardy et le chien Rintintin.
- Quant au matériel scolaire, il était rudimentaire; cependant en 3<sup>ième</sup> et 4<sup>ième</sup> années, on écrivait avec une plume qu'on trempait dans la fameuse encre de Chine; quelle application j'y mettais pour ne pas

barbouiller mes cahiers et pour éviter de me tacher les doigts !  
Enfin en 5<sup>ième</sup> année, le stylo à bille est apparu sur le marché;  
petite révolution mais quand même !

- Sans doute pour m'attirer les bonnes grâces de mes professeurs, j'ai régulièrement offert de participer aux tâches *d'après 4 heures* : nettoyer le tableau noir, vider l'aiguise-crayon, lever les *stores* des fenêtres, etc...
- A la fin de chaque année, la remise des bulletins et des récompenses se faisait au cours d'une cérémonie officielle dans la grande salle; l'ensemble du corps professoral se tenait sur l'estrade et chaque titulaire nous remettait notre bulletin; mon attente n'était pas de savoir mes scores que je savais très reluisants mais la fameuse récompense qu'ils me méritaient : des livres évidemment. Une fois ce fut la biographie de St-Jean Bosco et une autre fois ce fut un épais dictionnaire Larousse. Je me rappelle que la première fois que je l'ai feuilleté, je suis tombé sur les illustrations des peintres de la Renaissance. Ma foi du Bon Dieu ! Quelle découverte et surtout quelle émotion troublante à la vue de cette chair appétissante à l'époque où dire le mot brassière suffisait à provoquer l'ire de maman. Je me sentis obligé d'aller me confesser.
- Un de mes grands amis qui m'a suivi tout le long de mon primaire a été Jean-Guy Dubois. Il demeurait à quelques maisons de chez nous; alors on voyageait souvent ensemble et je prenais plaisir à m'arrêter chez lui pour voir leurs beaux lapins, gardés dans des clapiers, ce qui m'a permis d'apprendre avec hébétude leur fulgurante multiplication. Mais le souvenir le plus vif que je garde de Jean-Guy relève d'un tour qu'il m'a fait en classe. Nos bancs se côtoyaient dans la dernière rangée et il cherchait beaucoup à m'entraîner dans des activités un tantinet indisciplinées. Alors pendant qu'on s'applique à un travail d'écriture, il laisse sortir une vesse bêlante qui s'étire pendant 5 bonnes secondes; Madame la professeure se retourne et me lance un regard étonné à moi, son premier de classe si tranquille; mon regard à moi se tourne vers mon cher voisin et le capte la main gauche sur la bouche pour étouffer un rire en me pointant du doigt de sa main droite. Je ne me souviens pas d'avoir pu lui remettre sa monnaie de change.
- En finissant, les visages significatifs : 1- Le frère Léonce qui menait l'Armée de Marie et a préparé Gérard à intégrer l'École Ellis. 2- Le

frère Charles-Édouard, mon prof de 5<sup>ième</sup> que je craignais, tellement il avait un caractère impulsif; il lançait des craies qui sifflaient en nous passant au-dessus de la tête avant de s'écraser sur le tableau d'ardoise. 3- Le frère Sylvestre, mon prof en 6<sup>ième</sup>, grand sportif qui relevait sa soutane vers le devant pour mieux courir au drapeau; après l'école certains jours, on était plusieurs, gant à la main, à couvrir le terrain qui s'étendait jusqu'aux maisons du boulevard Mercure; j'adorais ces moments privilégiés car le frère Sylvestre était un merveilleux frappeur de hautes chandelles, ce qui m'a permis de devenir un bon capteur, malgré que parfois la balle était difficile à suivre dans le ciel ensoleillé. Il était aussi le chef de notre chorale; c'est lui qui a su reconnaître dans la voix de mon frère Denis une belle voix de soprano digne de chanter en solo. Certains soirs de pratique, c'est moi qui emmenais la vedette au collège, je lui offrais un siège confortable : la barre horizontale de mon vélo. 4- Enfin le frère Arthur, mon prof en 7<sup>ième</sup>, homme doux et attentif à nos besoins. Pendant l'année, il nous a annoncé qu'il nous quittait fin juin pour être missionnaire au Cameroun en Afrique. Son influence sur moi était sans doute très forte car j'ai abandonné l'idée d'être embaumeur pour devenir un jour missionnaire.

### Apprivoiser notre nouveau territoire

D'abord j'ai arpenté de tous côtés notre maison recouverte de papier brique rouge sur la rue Goupil, sans ses rallonges construites plus tard, sans son recouvrement en déclin blanc et ses belles jalousies bleues. En entrant par le côté, on arrivait dans une grande pièce qui servait de cuisine et de salon. A l'étage supérieur, se trouvaient 4 chambres aux plafonds inclinés qu'on atteignait par un escalier dont l'avant-dernière marche était craquante sous le poids de papa, laquelle marche trahissait ses rondes de surveillance. On aimait mieux ne pas entendre ce craquement car on savait que papa n'était plus qu'à quelques pas et on n'était jamais bien certain de son humeur.

En haut, il y a possibilité de connexion entre 2 chambres de l'arrière à l'avant via une garde-robe commune; très commode pour favoriser les entrées surprises à des moments inopportuns; très bonne cachette aussi utilisée pour se dérober derrière le linge lors de nos jeux de cache-cache.

La cave retrouvée via un escalier en pente non réglementaire que l'on descendait avec précaution après que l'un de nous s'y soit blessé, était un lieu de bricolage où j'ai pratiqué le rafistolage de hockeys, construit des cabanes d'oiseaux, des cages de *suisses*, celles pour les prendre et celles munies d'une roulette pour les garder; ces fameux *suisses*, on devait aller dans le bois pour les piéger, mais quelle joie j'ai eue à les voir se cacher dans leur petit abri ou de faire du millage dans la roulette; je n'ai pas réussi à faire courir mon suisse à une vitesse de record; mes cadets ont mieux réussi cela que moi.

Un des bricolages les plus réussis a été la fabrication de voitures de course. Cela nous prenait une piste de course; elle a été construite à l'extérieur en arrière sur le sable avec de la glaise qu'on trouvait ailleurs; on l'avait faite en pente, à la manière du circuit d'Indianapolis, sans le savoir évidemment. Le conducteur tirait sa voiture attachée à une corde en courant sur le côté extérieur de la piste. Je ne prétends pas avoir gagné une course, les enjambées de Gérard l'ont sans doute favorisé.

Mais je me souviens de m'être repris ailleurs : en utilisant des épingles de corde à linge, avoir patenté un superbe tire-pois qui projetait mes projectiles à un bon 50 pieds et cela ne m'attirait pas les bonnes grâces de ma maman qui s'est trouvée assez vite pauvre en épingles et qui surtout craignait bien que je fasse mal à quelqu'un avec cela. Maman veillait à ce qu'on ne se blesse pas et qu'on ne blesse personne; donc elle ne trouvait pas drôle non plus de constater qu'on sortait par les fenêtres des chambres à l'avant sur le toit de la galerie et que les plus hardis se risquaient à s'enrouler autour d'une colonne pour aboutir sur le *plancher des vaches*.

Que dire des faits et détails concernant notre terrain à l'extérieur ? Oui ! *le cours d'urbanisme pour nuls* que nous avons eu à suivre pendant tous les travaux sur notre rue : pose des tuyaux d'égouts, d'aqueduc, asphaltage de la rue et fabrication de nos trottoirs en ciment. Puis ont suivi la plantation de l'érable devant la maison pour souligner l'arrivée au monde d'une de mes cadettes, et le recouvrement en asphalte de notre stationnement, l'étendage du voyage de fumier malodorant mais super efficace lors de l'élaboration du jardin de maman.

A la suite des travaux de rallonges, ce fut le périlleux peinturage de la toiture en aluminium par papa; il était prudent et cela s'est échelonné sur plusieurs jours sans incidents heureusement. Mais cette toiture plutôt

pointue aurait pu être cause de blessures lors des dégels et au printemps, avant que les gouttières soient en place probablement; sortir par le côté, nous demandait un niveau plus élevé de prudence; il y avait de quoi : des glaçons longs et pointus, accrochés à la corniche risquaient toujours de nous tomber sur la tête. Personnellement j'ai toujours préféré me tenir à une bonne distance pour les narguer à mon goût.

### Le voisinage

Avec ce sous-titre, je veux révéler à mes lecteurs une catégorie de souvenirs qui sont plus de la nature des sentiments et impressions; mes relations avec les voisins.

Mes liens avec les Noël, les Pépin et les Dubois ne me posaient pas de problème; l'égalité dans l'âge et le partage des jeux aidaient à la simplicité des rapports. Alors concernant ces trois familles, pas de zones d'inconfort en général. J'ai vite su comment me comporter avec un pleurnichard, un mauvais perdant et un menteur. Il y a eu une question qui restait cependant à savoir : qu'est-ce que le père Noël mettait dans sa tasse supposément d'eau chaude quand on le voyait se bercer dans sa chaise sur sa galerie ? Était-ce un médicament, de la boisson forte ? Finalement, sa bonhomie et son *He John-Lewis* ! ont dissipé mon besoin d'en avoir le cœur net.

Mais il en était tout autrement pour la famille Garneau, nos voisins de droite, qui était pour moi une énigme qui a pris plus de temps à ne plus me torturer les méninges; était-ce en raison d'une possible consigne de nos parents : genre *ne pas les irriter*. Je ressentais comme un drôle de malaise difficile à définir comme s'ils ne voulaient nouer des liens avec nous. Ce n'était pas seulement le fait que la seule et petite fenêtre de leur maison qui donnait sur notre côté était celle de leur salle de bain et conséquemment ne me donnait pas beaucoup d'informations. Je me souviens que si une de mes balles se retrouvait sur leur terrain, j'allais la récupérer à pas feutrés car une fois elle avait abouti sur la vitre de la dite fenêtre. Il me semble aussi que papa s'est empressé de planter une haie entre les deux propriétés. Et si j'avais la tâche de couper cette haie de spirées, je redoutais de me faire surprendre à fouler leur terrain. Toutes leurs activités extérieures se passaient de l'autre côté de leur maison. Je pense être entré une seule fois à l'intérieur. Un facteur d'indifférence à notre égard était sans doute que les enfants étaient d'âge adulte sauf le plus jeune Gaston, qui était plus vieux que Gérard de quelques années seulement et c'est avec lui, que petit à petit, j'ai pu accumuler des informations sur les membres et activités de cette famille.



Gaston était un peu comme notre agent de liaison, notre entraîneur dans de nouvelles aventures; c'est lui qui nous a introduits dans leur manufacture de planage du bois que la famille avait et qui m'a permis de prendre contact avec son père qui s'était montré très chaleureux. Puis un bon jour, Gaston nous invite tous à la cueillette aux cerises; je crois me souvenir que son frère Marcel était arrivé avec un camion à benne ou une remorque dans laquelle nous sommes montés et nous voilà, avec nos chaudières, partis à la cueillette; on en avait beaucoup ramassé et mangé de sorte que nos lèvres et dents en étaient comme peintes de rouge.

A partir de ce moment on a pu parfois aller récupérer des bouts de bois à la manufacture. Alors mes yeux captaient ici et là des éléments qui m'aidaient à me faire une idée : toujours de belles autos dans leur cour, une superbe galerie en avant avec de magnifiques colonnes blanches; certains soirs, un homme venait chercher leur fille qui avait des allures de vedette, etc... J'ai fini par me risquer avec d'autres à longer le fond de leur terrain jusqu'à une embouchure donnant accès à une cour arrière adjacente permettant de rejoindre la rue Lallemand, mais on choisissait toujours un moment propice où on ne voyait personne dehors.

Plus tard un des aînés, Maurice, nous est devenu très familier: il aimait bien être l'arbitre de nos parties de balles; mieux vaut tard que jamais.

Mon souvenir le plus frappant, c'est lors de la mort de Mme Garneau au cours de l'été 1954; cette femme-là était aimée si je me fie à une scène rarement vue : par la fenêtre de notre salon, je les voyais, époux et enfants se promener sur leur grande galerie, incapables de cacher leur douleur; dès que l'un se mettait à pleurer, cela devenait communicatif.

### Nos aires de loisirs et nos jeux

L'aire la plus proche était notre stationnement et la cour arrière, mais ce n'était pas la plus fréquentée. C'était plutôt le parc en avant, vaste étendue dont la plus grande partie était sablonneuse; il y avait un terrain de balle l'été. Avec le groupement de toute la marmaille masculine du voisinage, on se formait facilement 2 équipes. J'aimais tellement jouer à la balle que je ne manquais jamais ma chance; on nommait deux capitaines et les équipes se construisaient selon leurs choix respectifs. J'étais souvent choisi parmi les premiers, non pas parce que j'avais un coup de bâton terrible mais parce que j'avais une mitaine

sûre. Je suis devenu un bon receveur derrière le marbre, disons celui de Jean-Guy Noël, car il avait le physique du lanceur, de l'emploi comme on dit; je le pratiquais souvent car il avait l'ambition de jouer un jour dans les ligues majeures. Il développait, comme lanceur, tous les genres de balles (courbe à droite, courbe à gauche, tombante, montante); évidemment, je lui donnais des commandes du signe de mes doigts et lui présentais ma mitaine comme cible; son lancer avait d'une telle puissance de sorte que la peau de ma main en devenait toute enflée pendant que mon visage se crispait. Pendant ces pratiques, son père, assis sur la galerie avant de leur maison examinait le tout avec une grande fierté, mais cela n'égalait pas la mienne.

Assez souvent, en dehors des heures de classe, on accaparait la glissoire et les balançoires situées près de l'école St-Simon. C'est comme si je voulais retourner en enfance car l'équipement en question avait été fait pour les plus petits qui avaient bien hâte qu'on quitte la place.

Petit inconvénient quand même à me retrouver sur ce terrain sablonneux à plusieurs heures du jour pour quelque amusement: je devenais les pieds vraiment sales; il y avait un manque de synchronisme entre l'état de mes pieds et mon tour de pouvoir prendre un bain, car vu le nombre composant la cellule familiale, il fallait se plier à une certaine forme de ration concernant l'eau chaude.

Dans les premières années, une autre aire de jeu a été un espace broussailleux, terrain vacant, à partir de la maison des Pépin entre les rue Goupil, Lallemand et St-Rodolphe. Plusieurs sentiers s'y croisaient et les arbustes étaient plus grands que nous. Ce fut un excellent espace pour jouer à la cachette et au *cowboy* poursuivant l'*Indien*.

Enfin, si on peut appeler cela une aire de jeu, le terrain de la Celanese derrière la rue Lallemand. Notre plaisir était de se rendre fouiller dans le grand dépotoir privé où étaient entassés les résidus de l'usine. Il fallait résoudre l'obstacle de la clôture garnie sur le haut d'un fil barbelé; le hic a été de creuser avec nos mains un espace sous la clôture et de s'y faufiler sans briser notre linge car cette activité d'invasion sur un terrain ennemi était un secret qu'on n'a jamais partagé avec nos parents. Parfois on était chanceux, personne ne se trouvait sur le site et on pouvait ramener quelque objet susceptible d'être transformé en jouet. Mais que de frousses ! Des frousses épouvantables quand on voyait arriver derrière les arbres un camion de vidange. Dans ma tête,

ces hommes-là étaient des polices. Nous disparaissions en un temps éclair et se faufiler sous la clôture ne se faisait pas tout le temps sans accroc à la peau ou au linge. Quant à l'autre grand boisé, celui de la Marconi appelé aussi la Poudrière à cause de la poudre à canon utile pendant la guerre, je ne m'y suis pas rendu souvent. Je me réservais l'exploit de grimper dans la grande tour quand je serais grand, mais j'ai laissé à d'autres de ma fratrie de le faire à ma place.

Pendant les premiers étés, la plage du parc Ste-Thérèse a été pour moi et mes frères un lieu d'ébats excitants; on s'y rendait à pied même sous la chaleur accablante. Il y avait un cordon sur la surface de la rivière à 40 pieds environ pour indiquer la limite à ne pas franchir au risque d'être expulsé. C'est l'endroit où j'ai développé le goût de la natation et du plongeon. Alors cela fourmillait tellement de monde dans cet espace réduit qu'il fallait avoir toujours l'œil ouvert pour éviter des collisions. Puis au pied de l'escalier, il y avait une longue file pour avoir accès à l'un des deux tremplins, celui de 6 pieds et l'autre de 10 pieds de hauteur. J'ai fini par me risquer à celui de 10 pieds; à partir de cette hauteur, aucun doute, on aboutissait dans le fond de la rivière; je me foutais royalement du côté dégueulasse de l'opération : entrer tête première dans une couche de vase de quelques pieds. De retour à la maison, ça prenait un lavage de tête.

Puis il y a eu la piscine creusée publique qui a été inaugurée en 1952, je crois; la donne était changée pour moi : cabine pour se changer, douche obligatoire avant de se baigner et surtout finie la gratuité. Je n'y allais pas tellement souvent à cette piscine Bellevue; faut croire que pour un pré-pubère la belle vue d'une fille en bikini n'était pas encore assez émoustillante.

Quand j'ai eu mon vélo, ce fut possible d'aller plus loin. On avait découvert au 10<sup>ième</sup> rang de St-Germain, une rivière qui croisait la rue Jean-de-Brébeuf. Ce fut l'endroit où on jouait à Tarzan. Un câble était attaché à une branche d'un grand arbre; c'était notre liane. Alors les atterrissages bien réussis sur l'un ou l'autre côté étaient soulignés par des bravos; mais les saucettes malhabiles se terminant dans l'eau l'étaient par des rires moqueurs bien entendu.

En parlant du vélo, on était pas mal aventureux, on explorait les boisés, on se rendait aux pieds des chutes du barrage d'en-haut.

Mais la cerise sur le *sunday*, on s'était rendu jusqu'au village de St-Majorique où grand-maman Anastasie n'a pas eu d'autre choix que de

nous faire manger une bonne tranche du pain qu'elle venait de sortir de son four. Grand-papa Baptiste a dû en rire un coup dans sa barbe.

Puis venait le froid avec d'autres sports dans le parc : le patinage et le pelletage. Ils étaient liés car le responsable de la patinoire ne fournissait pas à dégager la neige avant d'avoir un tracteur pour le faire. Oui ! J'ai pelleté ma juste part et cela prenait tout mon petit change pour réussir à lancer une pelletée l'autre côté de la bande, ce qui m'apparaissait une montagne; je l'ai fait dans le blizzard, je l'ai fait avec la neige légère et la neige mouillée. Le salaire étant gagné car il s'agissait bien d'une sorte de marchandage, le soir, dépassé 8 hres, le patinage était payant, un gros 10 sous, mais pour les *pelleteux* aidants, c'était gratis.

Alors me voilà avec papa chez un brocanteur pour me procurer ma première paire de patins. La pointure est bonne, marché conclu. Dès que je suis sur la glace, je tombe, me relève et tombe. J'avais des patins en cuir mou et mes chevilles renversaient; seule façon d'avancer, tenir constamment le haut de la bande. Le problème fut réglé en quelques jours pour ma plus grande joie avec l'achat d'une paire de patins au vrai magasin de sport.

Avec la pratique, j'ai fini par prendre une bonne vitesse sans faire trop de chutes, sans foncer sur le monde et tout cela au son des belles valse de Strauss; excepté perdre pied une fois et me frapper le derrière de la tête contre la glace, me relever avec tout une prune et me faire consoler en me faisant dire : « Cela va faire plus de place pour mettre des maths ». On jouait comme cela au hockey entre amis et parfois je mettais les jambières de gardien *home made* signées Gérard.

J'ai un souvenir vivace du festival d'hiver car il y avait un tournoi de hockey sur notre patinoire; avec d'autres, je me tenais là sur le bord de la bande, les pieds gelés en attendant qu'un mauvais perdant casse son hockey et le lance par-dessus bord; c'était la course à grandes enjambées dans la neige jusqu'aux cuisses pour en récupérer l'un ou l'autre morceau : premier arrivé, premier servi. En fait c'était une chance inespérée que j'ai eue cette année-là car j'ai pu me rabouter à partir de morceaux de hockeys différents un autre hockey pour terminer la saison car mes parents tenaient fermement à leur promesse : « Vous aurez un hockey par année, faites-y attention ». Au cours du même festival, on a pu voir de nos yeux du patinage artistique. Quelques demoiselles, au rythme des valse, nous ont donné un beau spectacle. Mon intérêt en

était doublé car une des participantes était notre voisine, la belle et grande Julienne Garneau, qui à mes yeux avait comme une aura princière; sa performance fut à la hauteur de son élégance.

## Tâches

Une famille nombreuse semble avoir le don de multiplier les tâches. En arrivant de l'école en après-midi, les tâches des devoirs et leçons devaient s'accomplir sans passe-droit avant toute autre activité. Le jeu devait attendre même si les amis piaffaient d'impatience à l'extérieur.

Jouer, c'était plaisant mais il fallait aussi gagner notre croûte. De la vaisselle, il y en avait, surtout quand la famille a été complète; la vaisselle du midi, maman se la tapait toute seule pendant l'année scolaire; alors le soir et pendant les jours de congé, les gars, selon de strictes directives de papa, on accomplissait la besogne, vu que nos sœurs étaient très jeunes. J'avoue que j'aimais laver comme si cela me donnait plus d'importance, des fois en turlutant; « Lavons la vaisselle, si on veut manger dedans ». Du temps des bouteilles de lait en verre, on en avait plusieurs à laver; il fallait, pour la fierté de maman, qu'elles soient bien éclatantes de propreté avant de les mettre dehors sur le seuil de la porte. Pas de turlute pour mettre la table; alors je le faisais avec résignation.

Mon tour d'arroser le jardin arrivait bien assez souvent car cela prenait une bonne demi-heure et me privait d'activités plus ludiques. Je me pliais bien cependant aux corvées de la rentrée du bois, à l'enlevage des germes des patates dans le carré exprès dans la cave, à l'équeutage des fraises et des petites fèves quand elles s'élevaient en monceaux sur la table de la cuisine.

Ce que j'aimais le plus, c'étaient les commissions. On avait deux dépanneurs à 300 ou 400 pieds de la maison. C'était l'occasion de satisfaire ma curiosité : comprendre comment marchaient les machines à boules chez Baril, entre autres, entendre les propos des grands, décider quelle friandise acheter quand j'aurais un petit pécule, etc...

Une autre de mes activités préférées était d'étendre le linge sur la corde dehors; oui j'en ai étendu des couches de bébé; c'est que cela était associé à une autre tâche effectuée par maman: le lavage et le tordage du linge. Être le premier aux loges dans la chambre de bain,

avec le panier à linge vide dans mes mains, m'importait beaucoup car j'étais fasciné par ces opérations mécanisées.

## Regard d'un jeunot sur Papa

Papa, quel homme ! Un vrai factotum, un intrépide à ses heures, un croyant en tout temps et le gardien de notre moralité.

Il en a besogné un coup pour nourrir notre nombreuse famille, présent sur le chantier par temps glacial ou pendant les canicules.

Mais que de résignation a-t-il dû vivre pendant les périodes de chômage. Même là il ne restait pas inactif; c'était fascinant de le voir aiguïser lui-même ses égoïnes, fabriquer ses manches de marteaux et de haches, ses échelles, etc... J'en profite pour livrer un presque secret gardé longtemps par maman et moi: un printemps où le chômage se prolongeait, que le crédit devenait trop difficile à obtenir et qu'on n'entendait plus les turlutes de papa, maman m'a glissé un rare 10 sous dans ma petite main et m'a demandé d'aller allumer un lampion à l'église. Dans la semaine qui a suivi, papa a trouvé un emploi.

J'aimais bien l'accompagner au marché; la jasette s'étirait avec les personnes de la parenté éloignée, comme au comptoir à viande des Desautels, à celui des petites fèves et autres légumes des St-Martin. Pendant ce temps-là, je pouvais nourrir ma curiosité de citadin. Pour le miel, il préférait attendre qu'un vendeur passe à notre porte pour en acheter et il le prenait comme il l'aimait, consistance gelée; c'était avec ce miel que je préférais manger les beignes de maman.

A l'occasion, papa faisait un petit crochet au bureau syndical pour régler ses papiers et être protégé en cas d'accident; cela fait sortir de ma boîte à souvenirs la fois où, lors de la construction de la nouvelle église à St-Simon, il nous était revenu avec des dents en moins; une chaîne échappée par quelqu'un à un niveau supérieur de la charpente était tombée sur sa pipe; un hasard de quelques secondes ou de pouces et il aurait pu être victime d'un accident mortel.

En bon passeur de traditions, il nous associait à des activités de fêtes et d'entraide. On en a visité des crèches de Noël à différentes églises. Et que dire de son eau du matin de Pâques. Gérard et moi sommes partis un bon matin de Pâques pour aller en chercher; papa était convaincant des fois. On a marché et marché à la recherche d'une

source à l'eau limpide; pas moyen d'en trouver, de guerre lasse, on a pris de l'eau qui était dans un petit trou au pied d'un arbre; secret de famille : papa était content de transmettre ses traditions et nous bien contents qu'il nous ait crus.

Mon premier feu de la St-Jean au parc Ste-Thérèse, je l'avais pris comme un super cadeau. Que de monde ! Quel brasier s'élevant dans le ciel étoilé et aussi quel contentement de déguster un cornet de crème glacée.

Je ne peux passer sous silence la question suivante : était-il un bon conducteur d'auto ? Elle ne se poserait pas si je n'avais jamais eu la frousse avec lui. A l'âge que j'avais, je n'étais pas en mesure de savoir si c'était les autres conducteurs qui conduisaient mal. En tous cas, je me rappelle qu'on était allé à St-Valère chez des connaissances et sur le retour dans l'obscurité d'un beau vendredi soir sur la route sinueuse de Victoriaville à Drummondville, maman avait débuté ses *Je vous salue Marie*, la circulation en sens inverse était très dense et certains conducteurs gardaient leurs hautes; papa grommelait et maman le priait de ralentir; le problème c'est qu'en arrière de nous on voyait une file qui s'allongeait, les klaxons résonnaient et les plus impatients, peut-être trop intoxiqués aussi tentaient leur chance et se risquaient à nous dépasser même dans les courbes. Quel soulagement quand on a été rendu de ce bord-ci du vieux pont étroit sur la rivière St-François !

J'ai eu d'autres frousses en auto en compagnie de mon père, mais il faut être fidèle à la mémoire historique, à savoir, qu'il faut mettre ces situations dangereuses sur le dos de la mécanique. Papa usait ses autos à la corde comme on dit; alors, crevaisons, manque de liquide refroidisseur, troubles électriques, etc..., heureusement on s'en est toujours sortis indemnes.

Si mes souvenirs passent de la mécanique à l'électronique, alors je ne peux pas ne pas me rappeler la fameuse histoire de la porte de garage de papa qui s'ouvrait et se fermait par elle-même et qui le troublait quelque peu car il fallait pousser sur un bouton pour que cela se produise normalement. Quelqu'un a fini par découvrir l'énigme: le bonhomme Morissette en face de nous sur la rue Jogues s'était équipé d'une manette pour je ne sais quelle utilité, mais quand il l'actionnait, les ondes savaient où trouver le bidule sur le cadre de la porte de notre garage.

Sans parler de médecine de brousse, papa pratiquait sa médecine à lui : une dent me faisait mal et ne pouvait pas encore céder par la force de ses doigts; pas compliqué un bout corde mince attachée à la dent et l'autre à la poignée de porte et vlan ! Problème réglé à sa satisfaction, faut le mentionner.

Un mal d'oreille persistant à un de mes frères : papa allume sa pipe, inspire une bonne dose de fumée qu'il veut bien médicamenter et qu'il souffle ensuite dans l'oreille douloureuse; autre problème réglé à sa façon, faut le mentionner. Par contre, ses traitements à la moutarde dans le dos pour les congestions poitrinaires, de même que faire boire une tasse de tisane à l'herbe à dinde pour un malaise quelconque passaient mieux la rampe.

Cependant rien ne remplaçait les visites annuelles ou de circonstances du bon docteur Turcotte. Dans ce temps-là, on se donnait la grippe l'un l'autre au-dedans de la même maisonnée. Le bon docteur ne sortait pas de la maison sans avoir examiné tous ceux qui avaient des symptômes de grippe et laissé à maman un flacon d'huile de foie de morue; et si c'était en hiver, il partait en disant : « On réglera cela plus tard », car il savait que papa était en chômage. Mais on mangeait tellement bien qu'on était vite sur pieds et l'intruse grippe ne tardait à nous quitter.

Le terme de foi du charbonnier décrit bien la foi de mon père; je n'en revenais pas comme il avait retenu toutes ses réparties en latin datant du temps où il avait été enfant de cœur. Il bénissait toujours notre table au début du repas; pendant le carême, il nous exhortait à manger en silence. Il avait même établi une saine compétition en promettant une belle récompense pécuniaire aux enfants qui réussiraient à se tenir le bec cloué pendant les 40 jours; les bavards, dont moi-même les trouvions interminables.

Il fallait qu'il soit bien malade pour manquer un office religieux; la participation aux vêpres le dimanche soir faisait partie de sa routine; il m'est arrivé plusieurs fois de l'y accompagner malgré qu'il avait besoin très dur toute la semaine; la conséquence a été souvent qu'il s'endormait profondément sur son banc et qu'il faisait résonner ses ronflements comme en écho aux psalmodies du prêtre. Je ne me surprénais pas trop car c'était comme une redite de ce qui se passait à la maison lors de la récitation du chapelet en famille à la radio par le Cardinal Léger.



J'étais donc fier de voir papa en fin de semaine prendre la porte pour la collecte de l'Heure de Dieu, destinée à payer l'église qu'il avait contribué à construire. Il incarnait pour moi la vraie image du pèlerin.

Mon penchant au scrupule qui refaisait souvent surface facilement. Je me souviens d'être allé communier 2 fois lors d'une même présence à l'église : à la fin d'une messe et à la fin de la messe suivante; je n'avais pas quitté l'église sans que le curé Laforest ait accepté de me confesser presque en riant. Quand j'ai conté cela à mon père, j'ai été bien surpris qu'il prenne cela pour une brouille; pour moi j'ai senti cela comme si pour une fois, papa avait pris une certaine permission de donner du lousse à sa propre rigidité concernant sa religion.

Il prônait un comportement respectueux envers les autres et la religion. Alors gare au langage ! Un jour qu'on jouait dans notre stationnement, un *calice* m'a échappé; dans les secondes suivantes, il est apparu sur le perron d'à côté pour faire son enquête. J'en ai été quitte pour une bonne remontrance. J'ai béni le ciel que je venais d'outrager de m'avoir fait passer mon tour de recevoir la fessée.

Il s'organisait pour nous inculquer l'entraide familiale; un exemple qui resurgit de temps en temps dans ma mémoire, c'est la corvée du ramassage des patates de grand-père Baptiste par toute la grande parenté Bonin; c'était prévu pour un samedi de septembre, j'en rêvais. Mais la pluie nous a cloués à la maison ce jour-là; j'étais déçu à en pleurer. Heureusement que, après la pluie le beau temps, car le samedi suivant, on l'avait accomplie la corvée. On avait réussi à ramasser seulement 7 poches de patates sur cette malheureuse terre de roches.

Mon père ne s'occupait pas seulement de notre bonne conduite, il était soucieux que personne ne nous maltraite; je me souviens que lorsque maman était demeurée à l'hôpital après l'accouchement de Suzanne, je crois, il avait engagé pour une semaine une adolescente qui faisait partie de son cousinage; le matin, on adorait manger des toasts avec des confitures aux fraises et comme boisson du *postum*. Le problème c'est qu'elle nous servait toujours ce même plat aux autres repas; après 4 à 5 jours, quelqu'un s'en est plaint à papa; ce fut instantané, elle fut congédiée et nous, on aurait été pris en charge par des oncles et tantes.

Le dimanche pour que maman prenne un peu de relâche, papa, prenait son plaisir à nous préparer ses propres recettes culinaires inventées sur-le-champ, lesquelles n'ont jamais eu de succès, à mon

goût en tous cas. Je pense qu'il aurait été préférable qu'il nous joue quelques airs sur son violon qu'il avait fabriqué lui-même.

### Regard d'un jeunot sur Maman

Maman, une icône de douceur et de patience, mère à temps plein, recycleuse par excellence et notre médiatrice auprès du chef.

Elle a déjà enfanté 9 fois avant notre arrivée à Drummondville, il y avait de quoi être parfois épuisée mais elle le cachait bien car la seule maladie dont je me souviens c'est un mal de gorge qui a persisté pendant plusieurs mois; souvenir fugace mais chargé d'émotivité car ma mère prenait tellement soin de nous. Papa au travail, maman, sans le caractère d'une *colonelle*, devait tout gérer, au moyen de sa voix fatiguée, son petit monde super vivant et pas toujours écoutant. Ses cordes vocales ont dû en subir une pression pas ordinaire. Je me rappelle qu'elle aimait bien la musique hawaïenne; au moins elle pouvait s'accorder un beau plaisir de temps en temps.

Elle s'était fait un allié avec la baguette servant à tenir ouverte la fenêtre de la cuisinette; ce n'était pas pour jouer à la chef d'orchestre mais pour venir à bout de petits marmots turbulents.

Je me souviens de ne pas avoir été correct avec elle; c'était dans la période où elle était à veille d'accoucher d'une de mes cadettes : elle avait parlé en vain, s'était équipée de sa baguette; avec d'autres, je m'étais réfugié loin dessous la table de cuisine qui était placée le long du mur du salon avant que soit faite la rallonge de la cuisine; ma pauvre maman ne pouvait plus se pencher, alors la baguette aussi s'est agitée en vain. J'espère m'être racheté d'avoir abusé ainsi de son impuissance.

Un autre coup pendable envers ma mère s'est passé pendant un carême qu'on pratiquait à la lettre : pas de viande le vendredi, pas de friandises pendant 40 jours. Ces friandises, maman les sortait de sa cachette dès que les cloches du Samedi Saint revenaient de Rome et se faisaient entendre à midi pile d'une paroisse à l'autre. Quelle surprise, quelle déception a-t-elle eue en ouvrant la boîte de *biscuits à la guimauve* ! Elle était à moitié vide. L'un des imposteurs, c'était moi; en effet, j'avais découvert l'endroit de la cachette dans la garde-robe de sa chambre et j'y avais fait régulièrement des incursions furtives. Mais comme elle était tellement soucieuse de faire engraisser le maigrichon que j'étais, j'ai été vite pardonné; mes complices en ont profité.

Quand d'autres se joignaient à moi pour créer une atmosphère de cirque dans la maison, la patience de maman était mise à rude épreuve.

Un événement du genre qui fut plus pathétique que les autres s'est produit quand papa a passé 2 semaines à l'étranger sur la construction comme on disait; un jour, vers la fin de la soirée où l'atmosphère était devenue particulièrement tapageuse et incontrôlable, maman avait lâché son traditionnel **damnation**, avait pris la nouvelle-née Carmen avec elle et s'était embarrée dans sa chambre; en l'entendant sangloter, le silence est tombé soudain comme une chape de plomb; survint alors dans la cuisine et le salon une cascade de sanglots; alors Gérard, notre aîné, a recueilli nos serments de cesser nos chamailleries et s'est fait notre médiateur: maman a accepté qu'il entre dans la chambre et elle a heureusement accueilli nos demandes de pardon et nos promesses de l'écouter. Quel soulagement quand elle est sortie de la chambre avec Carmen; on est tous montés au lit comme de sages pages ce soir-là. Je me rappelle que cela nous avait calmés pour un bon bout de temps.

En parlant des promesses de maman, genre: « Je vais le dire à votre père », eh bien ! elle ne les tenait pas souvent. Sa nature pacifique l'incitait plutôt à garder nos frasques secrètes, ou à tout le moins à les minimiser; cela maintenait une bonne harmonie dans la famille.

A mon entendement, maman cuisinait presque à la journée longue; il me semble que du réchauffé, on n'a jamais connu cela. Tout ce qu'elle faisait était bon, spécialement les desserts. La corvée du pain a eu une courte existence je pense, mais celle des beignes a duré longtemps; j'avais hâte que ce jour arrive car pour moi c'était la fête des *trous de beignes*. Je les aimais avant qu'ils soient jetés dans l'huile bouillante; ils étaient là sur le bord du comptoir à se faire dévorer par mes yeux; quand mes doigts se mettaient en branle pour l'attrape avant qu'ils soient tous disparus dans d'autres mains, il était pour moi évident que maman était une complice aimante de ce genre de manigance.

En plus de l'art culinaire, ma mère possédait des doigts de fée pour la couture; pendant l'été, elle sortait son gallon à mesurer car, moi comme les autres, je grandissais assez pour avoir besoin de vêtements plus grands. J'espère qu'elle aimait cela la couture car elle en a passé des heures et des heures sur son moulin à confectionner les vêtements de tous pour la nouvelle rentrée scolaire, pour la confirmation de l'un ou la communion solennelle de l'autre. J'ai souvent succombé à l'endormissement par la musique monocorde du moulin à coudre que

maman actionnait du pied en phrases parfois très longues et parfois très courtes. De temps en temps, je tombais dans les bras de Morphée sous l'effet d'un autre somnifère naturel, celui de la pluie tombant sur notre toit en tôle les soirs de tempêtes, en suivant un rythme plus irrégulier selon la force des rafales.

Il m'est difficile de décrire comment maman vivait sa religion tellement elle gardait les choses dans son coeur; cependant elle était très prude et s'indignait de tout ce qui était exhibitionnisme ou gaspillage. Elle faisait partie des Dames de Ste-Anne par devoir je pense car elle ne courait pas la compagnie.

Elle montrait de la rigueur dans sa pratique religieuse: avant de partir en auto, elle évoquait St-Christophe; si on avait manqué le chapelet à la radio à cause d'une sortie en famille, c'est elle qui en initiait la récitation dans l'auto ou avant le coucher au retour à la maison ; elle faisait en sorte que le chapelet était récité en bardeau pour en avoir fini le plus vite possible: elle commençait chaque « *Je vous salue...* » avant que papa ait fini sa partie qu'il faisait traîner en longueur.

### Mon siège de choix

Je ne parle pas des places pour voir la télé. Non, mon siège était situé sur la galerie d'en avant sur un long banc. J'aimais beaucoup m'y installer après le souper, car les adultes jouaient à la balle molle dans le parc; je surveillais les bons coups et les bons attrapés, mais les *fausses balles*, celles qui étaient frappées loin et de travers vers notre maison me faisaient bien écarquiller les yeux, surtout du fait que, lors de ces parties, des autos étaient garées chaque côté de notre rue; quelle ambivalence m'habitait ! Me réjouir ou me désoler quand la balle tombait sur une toiture; drôle de sensation mais la même sensation que je ressentais à regarder un film d'horreur.

Certains soirs, je ne voulais vraiment pas m'absenter car le club des Frères affrontait les pompiers ou un autre club; le frère Sylvestre mon prof de 6<sup>ième</sup> était lanceur et en passait une *gang* dans la mitaine et le frère Arthur, mon prof de 7<sup>ième</sup> jouait au champ et jugeait toujours mal la balle; autant je ressentais de la fierté pour le premier autant je sentis de la gêne pour le second.

Mais le gros show qu'on a eu à partir de notre balcon, ce fut pour célébrer un événement spécial dans le monde catholique. Les zouaves du Pape, nos zouaves à nous car certains étaient nos paroissiens, ceux que l'on voyait à la messe du dimanche, ont passé plus d'une semaine à camper dans mon parc et à se préparer à faire les choses en grand. De mon observatoire, j'ai vu arriver camions sur camions chargés de matériel; j'ai vu les zouaves travailler comme une colonie de fourmis, soit pour lever leurs tentes, leurs abris de cuisine et leurs rudimentaires installations pour la douche; j'entendais le cliquetis des ustensiles quand ils lavaient leur vaisselle ou des cris quand les chefs hurlaient leurs ordres; tout cela était super instructif; la résonance du clairon pour le réveil ou pour les repas donnait à l'ensemble un aspect cérémonieux. Ce qui retenait le plus mon attention, c'était quand ils faisaient leur parade journalière en costume d'apparat; dans ma naïveté d'enfant, je voyais cela comme un exercice de *drill* militaire; je croyais dur comme fer que le Pape serait protégé à mort si jamais le Vatican était attaqué.

Puis les soirs où les gros nuages noirs annonciateurs de coups de foudre et d'éclairs, je me rendais vite sur mon siège réservé sur le banc de la galerie d'en avant; je le collais bien contre le mur en prévision des vagues de pluie qui poussées par le vent tomberaient de biais sur la galerie; et là que le spectacle commence ! 1- Des éclairs zigzaguant sillonnaient d'abord le ciel sombre comme on fait clignoter les lumières pour annoncer le début d'une représentation. 2- Des coups de tonnerre, à la manière des trois coups sur le plancher annonçant la levée du rideau, annonçaient plutôt la tombée d'un rideau liquide. 3- Les vagues successives de trombes, selon leur puissance masquaient tout devant moi ou me laissaient distinguer à travers les vapeurs la danse des « clous » qui se rebondissaient d'un bon six pouces sur l'asphalte de la rue. Il n'a jamais plu cependant à *boire debout*. Reste que la sensation que j'éprouvais devant un tel déferlement de la nature s'approchait de la limite du sacré comme si le ciel était en colère contre nous.

Concernant mon poste d'observation préféré, un merveilleux souvenir est très précis dans ma mémoire. Un soir du mois de mai, les spectateurs étaient dans la rue et les figurants sur notre galerie. Le curé, lors de sa visite annuelle, avait sollicité maman pour qu'elle prenne en charge un présentoir pour la fameuse tournée paroissiale du mois de Marie où le chapelet se disait chaque semaine d'un endroit à l'autre en espérant que la pluie ne vienne pas tout gâcher. Maman avait accepté, pour ne pas contrarier le curé, je suis certain, car c'était tout un *barda* à

organiser. Tout le monde ayant mis la main à la pâte comme on dit, ce fut un véritable succès, l'un des plus beaux présentoirs jamais vus où la plupart de mes sœurs posaient costumées en anges dans des robes immaculées faites par maman.

### Jean-Louis camelot

Camelot fier comme un pape, je l'ai été pas pour vendre de la camelote, mais pour exécuter la livraison de *la Tribune* chaque fin d'après-midi, boulot hérité de Gérard. De mémoire, mes clients se situaient le long des rues Jogues, Lalande et Brébeuf, des rues St-Thomas au boulevard Lemire. Le pécule était assez intéressant pour un jeune garçon. Ce qu'il y avait de particulier, c'était le vendredi, jour de la collecte, baptisé jour du testage des odeurs, car elles étaient différentes d'une maison à l'autre; où l'odeur était plus pestilentielle, les sous qui tombaient dans ma main valaient plus que les autres tellement que leur collecte me demandait de la retenue.

Ma bicyclette avait été achetée surtout pour mon autonomie pour me rendre régler ma semaine; c'était diablement plus rapide que l'autobus. Je rencontrais le commis, venu directement de Sherbrooke, au deuxième étage d'un immeuble appartenant à la *Parole* sur la rue Des Forges.

Lors de ma première expérience de me rapporter au commis, tout devait bien se passer, du moins dans ma tête que j'avais probablement ailleurs, excepté ma rencontre face à face en bicyclette avec un grand monsieur sur un coin de rue; j'en ai été quitte pour mon orgueil écorché vif et quelques égratignures, compensés par une attitude bien compréhensive de mon poteau humain.

Le commis était bien d'affaires aussi, il calculait comme moi sans se tromper et je revenais avec de quoi me permettre de déposer des sous à la caisse scolaire et de voir de semaine en semaine un solde de plus en plus gratifiant sur ma copie de bordereau.

Mon anecdote la plus gênante a été un certain vendredi de collecte qui se situait dans la période où on était en préparation pour la fameuse communion solennelle ou la confirmation. Cette fameuse année-là, les garçons de la classe du collège Duvernay et les filles du couvent des sœurs, allions à l'église, sous la supervision du vicaire, pour une pratique hebdomadaire de la procession dans l'allée principale pendant

le mois précédent la cérémonie officielle; chaque fille était jumelée à un garçon.

Ma jumelle passait pour une *crapaude* et mes chums s'en amusaient bien. Alors par adon, la famille de ma jumelle de procession était sur ma liste d'abonnés à la Tribune. Suite à notre première pratique, le vendredi qui suit, je m'exécute comme d'habitude; je sonne à leur porte et j'entre; dès que je mets les pieds sur leur tapis, elle s'écrie : « Oh ! Regardez tous, c'est lui mon amoureux qui m'accompagne pour la procession ». Il n'y avait pas de miroir, mais mon corps m'a bien fait sentir que j'étais rouge comme une tomate et que cela pressait de sortir de là.

### Mon dernier été

Pendant une fin de semaine du mois de mai 1955, j'avais accepté d'aller faire un voyage au juvénat des frères du Sacré-Cœur à Arthabaska; disons que j'avais été assez facile à convaincre étant donné l'influence que mes professeurs religieux avaient eue sur moi depuis 3 ans; sincèrement j'avais aimé ce voyage et dans les jours suivants, j'avais exprimé ma volonté d'entrer au Juvénat en question. Mais je sentais mes parents ni chauds, ni froids à cette idée et cela m'intriguait.

J'ai bien compris pourquoi un soir de la fin de juin où le frère Recruteur, le frère Gaston, était arrivé chez nous pour rencontrer mes parents. On m'avait demandé de me tenir dans le salon derrière les portes coulissantes pendant le déroulement des pourparlers. Mon père tenait la voix haute et forte et répétait souvent : « On n'est pas capable, on a 11 bouches à nourrir et l'hiver, je suis sur le chômage ». Le frère se montrait à la fois compréhensif mais persistait quand même à l'idée que je suive ma vocation si Dieu le voulait. Mais ce ne fut pas cet argument qui prévalut car papa était déjà acheté à l'idée qu'un religieux dans la famille c'était comme un paratonnerre. Finalement, en bon recruteur, le frère présenta un argument économique qui avait plus de chance de venir au bout des résistances de papa : mes parents signeraient un papier qui permettrait à la communauté de recevoir le 8 dollars de mon allocation familiale jusqu'à mes 18 ans et en échange mes parents en étaient quittes pour ne rien assumer pour le logement, la nourriture et surtout la scolarité.

Mon père a fini par accepter, probablement très blessé dans son orgueil; je suis passé dans la cuisine et on a finalisé quelques détails; la

date de mon entrée, un accord sur une liste des éléments d'un trousseau de départ que maman devait me préparer et l'achat de la grosse valise pour tout mettre cela dedans.

J'ai passé ce dernier été comme les autres étés à jouer, à remplir des tâches, à initier un autre à prendre ma ronde de camelot; tout baignait dans l'amour; j'essayais de faire des réserves, genre bercer la petite Carmen dans mes bras, d'entretenir la bonne harmonie envers tous et me porter volontaire pour toutes les tâches.

Mais c'est beau l'amour que j'ai pu donner, mais celui que j'ai reçu aussi a été très précieux. Parfois l'amour prend le visage de la patience et Gérard doit s'en rappeler car nous couchions dans le même lit. J'avais reçu à l'école comme cadeau du premier de classe, un genre de crucifix sur lequel un chemin de croix était représenté par les 14 *stations*; je m'étais engagé à faire mon chemin de croix tous les jours en me rappelant qu'il ne serait pas valide si je ne changeais pas de place à chaque *station*; alors, agenouillé au pied du lit, *station* après *station*, en me tassant d'un pied à chacune d'elle, je finissais ma dévotion en même temps que j'avais fait le tour du lit. Et j'étais un tenace, le rite se répétait soir après soir. Gérard, rendu en période post-pubertaire avait d'autres préoccupations plus terre à terre évidemment, mais il n'a jamais bougonné contre mon manège pas mal maniaque.

Quant à ce bain d'amour, j'apporte une petite nuance: j'ai fait le deuil d'un début d'une petite amourette que j'entretenais avec une M.D, dont les regards furtifs mais tendrement assassins avaient allumé en moi la flamme. Je suis toujours resté avec un doute sur la réciprocité de l'attraction tellement elle se faisait distante quand je tentais un rapprochement; concluons que c'était une ruse féminine, car comment expliquer que certains soirs, après souper, elle partait avec des amies de chez elle sur le boulevard Mercure pour venir flâner dans mon parc jusqu'à la brunante devant mes yeux interrogateurs.

A la fin du mois d'août, sur la route de mon cheminement, j'ai pris un embranchement qui m'a conduit à une autre étape de ma vie que je vous conterai un certain jour.

Jean-Louis Bonin, juin 2021.